# L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 7 JUIN 1895. Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
VENDREDI, 7 JUIN 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

| | |
|---|---|
| Un an | $12 00 |
| Six mois | 6 00 |
| Trois mois | 3 00 |
| Un mois | 1 00 |

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

| | |
|---|---|
| Un an | $3 00 |
| Six mois | 1 50 |
| Quatre mois | 1 00 |
| Trois mois | 75 |

☞Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.


## Encore la Question d'Argent

Quand vous voulez faire l'estimation d'un objet quelconque au point de vue, soit de ses dimensions, soit de son poids, soit de son prix ou de sa valeur vénale, vous êtes obligé de recourir à un modèle, à un type, à une unité qui vous sert d'étalon, de "standard," et sur lequel vous mesurez l'objet en question. S'il s'agit de vous rendre compte de la hauteur de mon corps, de ma taille, vous avez un type, une unité, un étalon, le pied, avec ses subdivisions en pouces et en lignes. Vous promenez cet étalon sur mon corps, vous trouvez qu'il y va cinq fois, plus une fraction — mettez de quatre pouces et de six lignes, et vous déclarez que j'ai une taille de cinq pieds quatre pouces et six lignes. C'est élémentaire comme l'*a b c*; c'est limpide comme de l'eau de roche.

Il en est de même pour déterminer toute espèce de poids, toute espèce de valeur; il faut toujours en revenir à un étalon, à un "standard" reconnu légalement, qui sert d'unité et de base à tous vos calculs.

Il en est de même pour la détermination des valeurs monétaires, qui ont, de tout temps et chez toutes les nations, servi de moyens d'échange. Tous les peuples, de concert, ont adopté un métal qui, grâce à sa solidité, à sa rareté, à sa malléabilité, à la constante uniformité de sa valeur sur le marché, pût leur servir d'unité, de "standard" universel. Ils l'ont trouvé dans l'or; ils s'en sont tenus à lui et ils n'ont jamais depuis, eu lieu de s'en repentir.

Mais, par suite de sa rareté, l'or ne peut suffire aux besoins de l'immense quantité des transactions qui se succèdent dans chaque jour; l'abondance lui manque.

Par suite de son haut prix, conséquence naturelle de sa rareté, il ne peut se prêter aux petits échanges qui se renouvellent, à chaque instant de la journée. Il a donc fallu adopter un second métal, auxiliaire du premier, et l'on a avec raison, adopté celui qui, après l'or, était le plus précieux, l'argent, qui est entré dans la circulation au même titre que l'or, à la condition de représenter autant que possible, par son poids, la valeur de l'or dont il est le substitut. De telle sorte que, quand vous recevez une pièce de monnaie blanche, en retour d'un objet que vous vendez, vous êtes assuré d'avance que, en cas de nécessité, vous pourriez l'échanger pour une quantité d'or égale en valeur à celle qui est indiquée sur cette pièce de monnaie.

Avec le temps, et à la suite de découvertes de nombreuses et abondantes mines de métal blanc, il en a été jeté sur le marché une énorme quantité; d'où, la baisse de la valeur vénale de l'argent. Ce dernier n'en est pas moins resté le premier moyen d'échange après l'or, sans qu'on en ait changé ni le poids ni les dimensions, ni l'alliage; sans quoi, il eut fallu, à chaque instant, procéder à une nouvelle fonte, à un nouveau frappage.

Ce qui fait la force de la monnaie d'argent, c'est qu'elle représente toujours en or, aux yeux des différents individus, comme aux yeux des différentes nations, la valeur qui est indiquée sur sa face et que toujours elle est échangeable en or.

Tel est le *modus vivendi et operandi* sur lequel se basent toutes les transactions commerciales et tous les trafics chez les peuples civilisés. Tout notre système monétaire repose sur la confiance publique. Il ne peut subsister qu'à la condition que la spéculation n'en fasse pas abus et que les pays argentifères ne jettent pas, à chaque instant, sur le marché, sous forme de monnaie, une quantité d'argent telle, qu'il subirait fatalement une effroyable dépréciation et jetterait le trouble dans toutes les relations commerciales.

Permis aux propriétaires de mines d'argent de faire de leur métal blanc ce qu'ils veulent dans le commerce; personne n'a rien à y voir. Mais qu'ils ne jettent pas le trouble dans les échanges, en le multipliant outre mesure, sous forme de monnaie. C'est le moyen le plus efficace qu'ils puissent inventer pour lui enlever la valeur officielle qu'il a toujours eue, jusqu'aprésent.

## Une interview de la Reine.

Le *Daily Telegraph*, de Londres, publie, en la faisant suivre de longs commentaires, une interview de la reine de Madagascar recueillie à Tananarive.

Ranavalo s'est exprimée en ces termes:

"Je dois vous dire que nous avons scrupuleusement observé les traités avec la France bien qu'on ait dit le contraire. Nous avons essayé par tous les moyens de supporter les injures dont les Français nous ont accablé ainsi que nos sujets pendant neuf ans, sans ombre de justification. Ils ont rompu leurs traités, ils demandent notre terre pour leur peuple et nous refusons naturellement avec indignation de céder à cette monstrueuse demande. Il est préférable de disparaître du nombre des nat ons libres ou d'être exterminés, plutôt que de devenir les sujets asservis de la France ou de toute autre nation étrangère."

La Reine a dit ensuite:

"Moi et mon peuple avons fait tout ce qu'il était en notre pouvoir de faire pour éviter la guerre et on ne nous a pas laissé le choix. Nous aurons donc la guerre. Moi et mon peuple aurons à combattre contre une puissante nation, la France. Dieu nous aidera; nous lutterons pour la défense de nos droits et de nos foyers, non seulement jusqu'à la défaite ou l'infortune, mais, si besoin est, tant qu'un homme restera debout, jusqu'à ce que le sang malgache ait inondé la plaine et la montagne, et que notre nom et notre peuple ne soient plus qu'un souvenir."

Ranavalo reproche encore aux Français d'avoir enfreint le traité de 1885, en entretenant dans leur résidence un nombre de soldats supérieur au chiffre fixé, et en percevant des droits de douanes.

Elle les accuse enfin d'avoir commencé les hostilités sans déclaration de guerre.

## LA SITUATION A CUBA.

Plus que jamais nous sommes dans l'incertitude sur les événements qui se succèdent dans l'île de Cube. Voilà plusieurs semaines que l'on nous a annoncé la mort de Marti, le maestro Marti, comme disent les Cubains pour désigner celui qui a été choisi comme candidat à la présidence de la future République, si elle parvient à se fonder. Plus que jamais aujourd'hui on nous nie cette mort. D'un autre côté, on nous affirme qu'il a réellement été tué, dans l'engagement en question. A quel rapport faut-il se fier? Il est évident que, des deux côtés, on cherche à tromper l'opinion publique. Dans quel dessein? Nous ne le comprenons pas bien. Si Marti est réellement vivant, toutes les dénégations des espagnols ne l'empêcheront pas de reparaître un jour ou l'autre; cette nouvel'e apparition les couvrira de confusion, et hâtera leur ruine. S'il est bien mort, les insurgés feraient beaucoup mieux de l'avouer franchement; quelle foi peut-on avoir dans des hommes que l'on prend en flagrant délit de mensonge?

A travers toutes les dépêches contradictoires qui nous arrivent, il est bien difficile de saisir la vérité. Un fait semble ressortir, cependant, à travers ces nouvelles dont presque toutes doivent être ou fausses, ou dénaturées; c'est que l'insurrection n'est pas vaincue; c'est qu'elle a pu, pour le moins, se déplacer, sinon grossir et se propager. On n'aperçoit clairement nulle part les progrès que ferait l'armée espagnole dans l'île, suivant certains rapports. Ce qu'il reste de certain, c'est que le travail y est presque partout interrompu, que l'industrie sucrière y est presqu'annihilée; c'est que le pays est dans la détresse, que la misère y est à son comble et qu'enfin, un soulèvement général, conséquence fatale de tous ces maux, y pourrait bien éclater bientôt. La situation deviendrait alors bien plus grave qu'elle ne l'a été, jusqu'à présent. Que de malheurs fondent tout à la fois sur cette île infortunée!

## "LA VIE DE BOHÈME."

Un rédacteur du *Gaulois* a recueilli de la bouche de M. Aurélien Scholl les détails suivants sur Henri Mürger et sur Schanne, l'original du "Schaunard" de la *Vie de Bohème*:

—J'ai connu Mürger, dit M. Aurélien Scholl, à la veille du coup d'Etat, chez Schanne, le Schaunard de la *Vie de Bohème*, qui habitait alors, 9, rue des Maçons-Sorbonne. Là, se rencontraient Bonvin, le peintre; Charles Barbara, Champfleury, Antigna, le peintre de l'*Incendie*, tableau qui eut son heure de célébrité et qui est aujourd'hui au Luxembourg; Armand Baschet, fils d'un médecin qui avait une certaine alonce et dont on disait: "Le père d'Armand Baschet? Il a, en outre de son château des bords de la Loire, un arpent au cimetière."

Nous mangions chez un marchand de vin, au bout de la rue de Rennes, à deux pas de la gare Montparnasse. A l'occasion, on dînait chez Schanne, chacun apportant sa côtelette. Mais, par exemple, Schanne fournissait le café. Un fidèle, c'était Maradant, le graveur, dont Schanne prenait quelquefois la défense en disant: "Maradant? On est jaloux de lui parce que sa famille lui fait vingt sous par jour.

Hélas! Schanne devait mal finir,—au point de vue bohême s'entend,—puisqu'il épousa la fille d'un fabricant de jouets de la rue des Enfants-Rouges. Mürger vint bientôt se fixer sur la rive droite. Moi aussi. En dehors du restaurant Dinochaux, nous nous voyions fort souvent le soir, au café des Variétés. Et nous faisions la route ensemble pour rentrer chez nous, lui, rue Notre-Dame-de-Lorette, et moi, rue Laffitte. C'était un feu roulant d'esprit chez Mürger, tout le long du chemin, mais là à faire la fortune de dix journalistes.

Et quelle finesse et quelle délicatesse de touche! N'est-ce pas de lui, ce mot: "J'ai trente-trois ans, mais j'ai mis trente ans sur mon passeport. C'est plus léger en voyage."

A quelqu'un qui lui disait un soir, chez Bréhant, de venir se mettre sur la terrasse, il répondit doucement: "Oh! non, je crains toujours qu'un omnibus ne passe dans ma demi-tasse."

Aussi spirituel que bon, d'ailleurs, un cœur excellent, tel que je n'en ai jamais vu de meilleur.

## LA SCIENCE MILITAIRE.

Le gouvernement égyptien vient de modifier le triple tarif gradué qui était en vigueur depuis 1886, pour la rédemption du service militaire. Ceux qui voulaient s'y soustraire devaient, payer, à leur choix, soit 20 livres avant le tirage au sort, soit 50 après, soit 100 à l'appel sous les drapeaux. C'est comme peur les bois précieux dont les billes changent de prix suivant la profondeur du trait de scie qui sert à les sonder. Tous les Egyptiens âgés de dix-neuf à vingt-trois ans sont astreints au service militaire, mais, jusqu'à présent, seules les populations rurales y étaient soumises. "L'extension de la conscription militaire aux habitants d'Alexandrie, du Caire et autres grandes villes, dit *The Egyptian Gazette*, s'est abattue soudainement sur les citadins, et naturellement cette mesure est considérée comme très rigoureuse par la classe qu'elle affecte maintenant pour la première fois. Un grief de plus provient de l'incertitude qui existe quant à la conduite exacte qu'il y a lieu de prendre en ce qui regarde le paiement de la taxe d'exemption." La bourgeoisie égyptienne, qui déjà en veut aux Anglais de lui dérober toutes les positions officielles et tous les emplois lucratifs, va avoir un nouveau grief à enregistrer.

## LES FRANÇAIS AU SIAM.

Le *Siam Free Press*, qui paraît à Bangkok, a publié récemment un article renfermant la citation suivante:

"Non seulement, il est de règle au Siam de traiter les Français avec une blessante indifférence, frisant même la grossièreté, mais tout Européen résidant à Bangkok et suspecté d'avoir des rapports professionnels avec les sujets français ou d'entretenir des relations amicales avec les représentants de la France, ne tarde pas à sentir lourdement les effets du mécontentement qu'en éprouvent les autorités siamoises. Une telle politique est tout simplement folie et de nature à causer le plus grand préjudice aux intérêts mêmes du pays."

Jusqu'à présent donc l'expédition française n'a servi qu'à faire payer à la France quelques millions de francs, mais ses rapports avec cet Etat, loin de s'améliorer, n'ont fait qu'empirer. C'est le commandant de la marine siamoise, répondant au nom de Richelieu, et le Belge, conseiller aulique du souverain siamois, qui sont les principaux instigateurs de cette hostilité.

## Joséphine avant Bonaparte.

On vient de démolir, rue Thévenot, dit le *Petit Parisien*, au débouché de la petite rue Dussoubs, la maison dans laquelle, d'après une légende de ce quartier, Napoléon rencontra pour la première fois Joséphine de Beauharnais, dont il devait faire une impératrice.

Disons, pour rectifier cette légende et en expliquer l'origine, que l'hôtel en question appartenait, à la fin du dix-huitième siècle, au marquis de Beauharnais, chef d'escadre des armées navales, ancien gouverneur de la Martinique, et que Joséphine Tascher de la Pagerie y vint, non pour y rencontrer Bonaparte, mais pour s'unir avec le vicomte Alexandre de Beauharnais, fils du marquis et lieutenant dans un régiment de la Sarre.

Le contrat fut signé le 10 novembre 1778, rue Thévenot. Trois jours après, le mariage était célébré dans l'église de Noisy-le-Grand. La noce se fit dans une maison de campagne de cette localité, appartenant à Mme Renaudin, tante de Joséphine, et le jeune ménage, regagnant Paris, s'établit rue Thévenot, dans l'hôtel du marquis. Mais le vicomte ne tarda pas à reprendre sa vie de garnison, laissant sa jeune femme traîner une existence ennuyée de la rue Thevenot à la maison de Noisy en compagnie du marquis et de la tante Renaudin. Elle habitait rue Thévenot lorsque son premier enfant vint au monde, le 3 septembre 1781. Il fut baptisé le lendemain en l'église Saint-Sauveur et reçut les prénoms de Eugène Rose; c'était le futur vice-roi d'Italie.

L'année suivante, le marquis de Beauharnais quittait l'hôtel de la rue Thévenot et se transportait, avec sa bru et Mme Renaudin, près de Saint-Philippe-du Roule, dans une maison de la rue Saint Charles. C'est dans cette nouvelle demeure que, le 10 avril 1783, naquit le second enfant de Joséphine, une fille qui fut appelée Hortense-Eugénie, la future reine Hortense, femme de Louis Bonaparte.

Ces dates fixent la durée du séjour que fit Mme de Beauharnais dans la rue Thévenot. Elle ne put y rencontrer le jeune Napoléon Bonaparte qui, âgé de quatorze ans en 1783, n'était encore qu'élève à l'Ecole militaire de Paris.

Ce fut un assez singulier mariage que celui de cette créole de quinze ans, débarquée de la veille, et qui ne savait rien de la société frivole où elle entrait, avec ce Beauharnais, jeune homme léger, d'une grande coquetterie avec les femmes, qui ne se mariait que pour être libre de sa fortune et de ses actes. M. Frédéric Masson, dans un curieux chapitre d'histoire intime, que publie la dernière livraison de la *Revue de Paris*, nous initie aux intrigues qui amenèrent cette union. Si elle ne fut pas heureuse, il faut avouer que rien ne la préparait à l'être.

Le vieux marquis de Beauharnais était revenu en 1761 de la Martinique en compagnie de cette dame Renaudin, née Tascher de la Pagerie, laquelle était entrée dans sa résidence de Fort-Royal, on ne sait à quel titre. Elle avait pris sur lui un grand empire. Déjà à Fort Royal, par sa protection, la famille Tascher, quoique perdue de dettes, put contracter d'heureuses alliances qui lui donnèrent quelque éclat. Ses frères et ses sœurs bien apparentés, Mme Renaudin songea à apaeler près d'elle à Paris une de ses nièces afin de s'en faire une alliée dans la maison où elle vivait grassement. La situation qu'elle s'y était créée avait provoqué du scandale. Nul ne pouvait ignorer l'intimité de sa liaison avec le marquis sous le toit duquel elle se trouvait et qui subvenait à ses besoins. Mme la marquise de Beauharnais, contrainte d'ouvrir les yeux, avait rompu avec son mari et s'était retirée à Blois, près de sa mère.

Maîtresse de la place, Mme Renaudin regarda l'avenir. Après avoir mis la main sur le marquis et sur une partie de ses biens, elle voulut s'emparer de ses fils afin de se maintenir à perpétuité en cette fortune. Pourquoi l'un de ces Beauharnais n'épouserait-il pas une de ses nièces? C'est le projet qu'elle conçut alors et qu'elle finit par réaliser.

Une correspondance s'engage à ce sujet. Influencé, le marquis écrit tout ce qu'on veut. Il dit, dans une lettre, à M. Tascher, le frère de Mme Renaudin: "Mes enfants jouissent à présent de quarante mille livres de rente chacun. Vous êtes le maître de me donner mademoiselle votre fille pour partager la fortune de mon chevalier; le respect et l'attachement qu'il a pour Mme de Renaudin lui fait désirer ardemment d'être uni à une de ses nièces. Je ne fais, je vous assure, qu'acquiescer à la demande qu'il m'en fait en vous demandant la seconde, dont l'âge est plus analogue au sien."

Mais cette seconde, qui a treize ans, vient à mourir. Le choix se restreint entre une cadette de onze ans et demi et l'aînée, dont on vante la belle peau et les beaux bras. Le chevalier, consulté, trouve la fiancée de onze ans un peu verte; il se prononce pour l'autre, qui est immédiatement épousable, car, par ce mariage, il sortira de pages et prendra un bon temps. Et c'est ainsi que le mariage est conclu.

Joséphine arrive à Brest le 12 novembre 1778. Elle y trouve le chevalier Alexandre, ou plutôt le vicomte, car il porte maintenant ce titre, qui ne paraît pas fort enthousiasmé. Mais n'importe! les bans sont déjà publiés. Un trousseau de vingt mille francs est aussitôt acheté par Mme Renaudin, sans doute avec l'argent du marquis, et un mois ne s'est pas écoulé que toute cette affaire est terminée.

Assez mécontent, le mari de dix-neuf ans ne s'inquiète pas de mener sa femme dans le monde. Elle est, selon son appréciation, gauche et empruntée, ignorante de tout. Elle a des yeux et une tournure de province et, ce qui lui déplaît par-dessus tout, de "sottes idées d'amour conjugal, de tendresse et de jalousie".

Il voyage pour se divertir. Il va en Italie. En 1782, il s'embarque pour la Martinique, où il espère obtenir de l'avancement. Il s'y brouille avec la famille Tascher et fait sa maîtresse d'une ennemie des Tascher, qui lui fournit mille renseignements sur de prétendues intrigues amoureuses que Joséphine aurait nouées à Fort-Royal au moment de son départ pour la France. Pris d'une rage folle, Alexandre de Beauharnais adresse à sa femme une lettre où il lui dit qu'elle est "au-dessous de toutes les coquines de la terre," et lui ordonne de prendre sa retraite dans un couvent. Et il revient à Paris, décidé à rompre. Les tentatives de réconciliation le trouvent inflexible. Joséphine se retire alors rue de Grenelle, à l'abbaye de Panthemont, couvent où se réfugient les femmes séparées ou en instance de séparation, sorte d'hôtel garni que fréquentait une société élégante et mondaine. Elle y demeure quinze mois, au bout desquels M. de Beauharnais lui fait les excuses les plus complètes, reconnaît la fausseté de ses allégations et, pour éviter l'éclat d'un procès, consent à une séparation volontaire.

M. Frédéric Masson nous donne un amusant tableau de ce Panthemont où Joséphine forma ses premières liaisons de société et prit ses premières habitudes de vie française. "Les prisons devaient lui réussir", dit-il. Pourtant, elle faillit plus tard y mourir. Enfermée aux Carmes pendant la Terreur, elle aurait été exécutée, comme le fut son mari, si le médecin n'avait pas déclaré qu'elle n'avait que quelques jours à vivre et que la maladie allait en faire justice.

Thermidor la délivra. Aux Carmes, elle s'était liée avec Mme de Fontenay, qui devint Mme Tallien et lui ouvrit les salons du Directoire. La protection de Barras permit à Mme de Beauharnais de rentrer dans une partie de sa fortune. Elle disposait de 25,000 livres de rente lorsque, cédant aux vœux de Barras lui-même, qui voulait récompenser Bonaparte du concours qu'il lui avait prêté en vendémiaire, elle épousa le jeune général.

C'est rue Chantereine, dans la maison de Talma, qu'elle avait achetée, et non rue Thévenot, que fut passé ce second contrat qui, lui aussi, devait se rompre dans une cruelle séparation. L'ambition fut une mauvaise conseillère pour la petite créole de quinze ans. Peut être, dans sa solitude de la Malmaison, la pauvre répudiée pensait elle qu'elle aurait mieux fait de ne jamais quitter la Martinique et de rester toute sa vie l'ignorante et provinciale "Feyette" des Trois Ilets.

## INFORMATIONS DIVERSES.

L'évêque anglican de Durham, docteur Westcott, vient d'adresser au clergé et aux laïques de son diocèse une lettre circulaire dans laquelle il déclare que les vœux exprimés de tant de côtés différents pour la réunion de tous les chrétiens doivent être considérés comme bienvenus. Un tel désir s'éveillant dans les cœurs, c'est la voix de Dieu qui parle à son peuple: comment se réalisera-t-il? Nul ne peut le prévoir encore, mais ce que chacun peut faire, c'est de croire fermement que la volonté divine s'accomplira et de prier avec ardeur pour que l'unité et la concorde règnent parmi les croyants.

Une bagarre a eu lieu dernièrement, à Anvers entre les sociétés catholiques et les sociétés libérales. La police a dispersé les combattants et a opéré une arrestation.

La foule voulant délivrer la personne arrêtée, la police a dû charger sabre au clair. Plusieurs arrestations ont été faites.

Des journaux autrichiens rapportent que deux Anglais, arrêtés à Alep comme espions politiques, auraient été trouvés porteurs d'un million de piastres cachées dans du linge et apparemment destinées à des société secrètes arméniennes.

Le sultan, qui avait rendu récemment un iradé autorisant la création d'un collège américain de jeunes filles à Scutari d'Asie, vient de conférer un nouveau privilège aux missionnaires des Etats-Unis: il consent à ce que ceux-ci fondent à Mersivan, en Asie Mineure, un établissement d'éducation pour les Arméniens chrétiens.

Gladstone a accepté l'invitation de son ami sir Donald Currie, le célèbre armateur, député unionniste du comté de Perth, à faire une croisière dans le yacht de ce dernier. Le *Daily Chronicle* croit savoir qu'ils se rendront tous deux à Hambourg et à Kiel, à bord du vapeur *Tantallon*, lors des fêtes d'inauguration du canal de la Baltique.

Chose singulière, c'est la seconde fois depuis un quart de siècle qu'un homme politique autrichien ayant longtemps habité Paris et ayant acquis pour ainsi dire droit de cité, est élevé au rang de premier ministre de la monarchie austro-hongroise.

La première fois, c'était le comte Andrassy, qui, lui, avait passé à Paris plusieurs années d'exil et qui y avait laissé le souvenir de l'un des plus brillants sportmen et des plus élégants cavaliers qu'il soit possible d'imaginer.

Cette fois ci, c'est le comte Agénor Goluchowski, que les Français ont connu et apprécié naguère en qualité de secrétaire, puis de conseiller de l'ambassade d'Autriche, et dont la nomination au poste élevé que vient de lui confier l'empereur François-Joseph a été accueillie par la société parisienne avec la plus vive satisfaction.

Certes, la sympathie pour les Autrichiens, en dépit des fluctuations de la politique, est de tradition constante dans le high-life parisien, et il suffit de jeter un coup d'œil sur le passé pour se rendre compte de l'empressement avec lequel ils y ont toujours été accueillis et du rôle marquant qu'ils y ont joué. Mais il semble que rarement un diplomate étranger, si prolongé qu'ait été son séjour à Paris, a eu avec la France plus d'affinités et s'est trouvé plus intimement mêlé au monde select de Paris que le comte Goluchowski.

C'est chose faite: le voyage de M. Félix Faure en Algérie est décidé pour le mois d'avril 1896; le président de la République compte aller visiter la grande colonie avec tout l'apparat possible, et ne pas se borner seulement à voir les grandes villes, mais à se rendre encore dans le sud oranais, où il espère que sa présence ne pourra qu'accroître les sympathies pour la France des indigènes quelque peu délaissés par les autorités algériennes.

On écrit de Saïgon, que le choléra qui a éclaté, il y a quelque temps à Pnom-Penh, a gagné la Cochinchine. La ville de Mytho a été fortement atteinte. L'épidémie s'est étendue à Cholon et à Saïgon, où quelques cas ont été signalés.

C'est, paraît-il, en raison des craintes de contagion que l'on a renoncé à envoyer à Madagascar les coolies chinois et annamites dont on avait préparé le recrutement.

Le comte de Castellane, qui a récemment épousé Mlle Jay Gould, vient d'acquérir, moyennant trois millions, un vaste terrain, avenue du Bois-de-Boulogne, sur lequel il va faire construire un somptueux hôtel.

Nous avons déjà dit, d'autre part, que le jeune comte s'occupait d'acheter, à prix d'or, une collection de pur-sang, en vue de la formation d'une écurie de courses sans rivale.

On mande de Saint-Thomas (Antilles) qu'une révolte nègre a éclaté à Santa-Cruz.

Les planteurs ont pris la fuite.

# DEPECHES Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

## Nouvelles Etrangères.

### Tremblement de Terre à Florence.

Presse Associée.

Florence, 6 juin — Un violent tremblement de terre s'est produit à Florence, en Italie, à 10 heures 36 du matin. Tout le monde s'est précipité, et lorsqu'à la première secousse est succédé rapidement plusieurs autres, les habitants se sont enfuis dans les rues frappés de panique; ils y sont restés plusieurs heures en proie à la plus grande terreur, quoiqu'il est probable qu'aucun dommage sérieux n'a été causé. Les habitants de Florence ne sont pas encore remis de la panique causée par la convulsion sismique du 18 mai dernier.

La plus grande excitation régnait dans les rues après les secousses; des familles entières se tenaient blotties, gardant les objets précieux qu'elles avaient emportés en fuyant de leurs maisons. Beaucoup de personnes se sont mises à genoux et ont prié à haute voix, tandis qu'd'autres, trop effrayées pour faire autre chose que de courir dans les rues comme des insensées, ajoutaient à la terreur déjà grande.

La police entière de la ville a été appelée et les autorités ont fait tout leur possible pour calmer les alarmes.

D'après ce qu'on a pu apprendre, les secousses n'ont pas été assez fortes pour renverser autre chose que les objets non fixés, ou placés sur des étagères.

Les chocs semblent avoir été plus violents à certains endroits qu'à d'autres. Les locataires des divers hôtels n'ont guère été alarmés; cependant ils ont quitté leurs appartements. La majorité d'entre eux ont conservé leur présence d'esprit et sont restés dans l'intérieur des hôtels. Aucune panique n'a régné parmi eux.

### Le prix des bougies.

Glasgow, 6 juin—Le Standard Oil Company et le Scotch Oil Co. ont conclu un contrat de trois ans pour l'augmentation du prix des bougies.

### En Turquie.

Presse Associée.

Constantinople, 6 juin—L'état des affaires relativement au règlement de la difficulté entre le gouvernement Turc et les Puissances, à propos des réformes proposées pour l'Arménie, semble s'être considérablement amélioré aujourd'hui.

Cette détente est indubitablement dûe à la ferme attitude des Pouvoirs Européens, qui ont positivement refusé d'accepter aucune modification au programme préparé pour améliorer l'état de chosse existant en Arménie.

Le ministre des affaires étrangères de Turquie, Said Pasha, a fait plusieurs visites à l'ambassade d'Angleterre depuis la réponse de la Porte à la note des Puissances, et on espère qu'elles auront pour résultat de persuader le Sultan et de lui faire accepter l'inévitable aussi gracieusement que possible.

L'incident de l'attaque d'un officier français par un fonctionnaire turc peut être regardé comme terminé; le gouvernement turc a donné à l'ambassade française l'assurance que satisfaction pleine et entière sera donnée, et qu'une indemnité sera versée à l'officier. Son assaillant sera, de plus, traduit devant un tribunal militaire, et puni s'il est trouvé coupable.

Des avis reçus aujourd'hui de Djeddah démontrent que cette partie des difficultés soulevées entre la Turquie et les Puissances n'a pas changée. Les nouvelles confirment le rapport, fait exclusivement par la Presse Associée, annonçant que les règlements sanitaires exigés par les Puissances pour empêcher l'introduction du choléra en Europe par les pèlerins revenant de la Mecque, sont la cause de l'assassinat des consuls.

Le bédouins révoltés ont détruit l'hôpital des cholériques de Djeddah, établi pour les pèlerins allant et revenant de la Mecque.

La garnison turque de Djeddah a été renforcée, mais les étrangers demeureront à bord des navires du port, jusqu'à l'arrivée des bâtiments de guerre des Puissances, qui garantiront leurs vies et leurs propriétés et rétabliront l'ordre.

### Campos demande des renforts.

Presse Associée.

Madrid, 6 juin—Le capitaine-général de Cuba, Martinez Campos, a envoyé une dépêche au gouvernement espagnol pour lui annoncer que des chefs insurgés vont débarquer prochainement à Cuba; il ajoute que par suite des nouveaux troubles éclatés dans l'île, et la récente invasion de la province de Santa Clara par les insurgés, il demande un renfort de six bataillons d'infanterie.

Mais le gouvernement semble avoir une idée de l'état des affaires à Cuba moins confiante que celle du capitaine-général, et après une longue discussion de la situat on, a décidé d'envoyer dix bataillons sans délai.

Les Républicains de la Chambre des Députés ont présenté aujourd'hui une résolution demandant au gouvernement de respecter la libre discussion des affaires de l'Espagne, principalement en ce qui concerne Cuba; mais la résolution a été repoussée par l'énorme majorité de 132 voix contre 19.

L'état du général Prima Rivera, capitaine général de Madrid, sérieusement blessé lundi par le capitaine Clavijo, fusillé hier, s'est considérablement amélioré aujourd'hui.

En plus des dix bataillons d'infanterie, un autre général sera envoyé pour aider Martinez Campos à réprimer l'insurrection de Cuba.

L'emprunt pour l'expédition sera de quinze millions de pesetas.

### La prospérité de l'Australie.

Presse Associée.

Adelaide Australie du Sud, 6 juin—Aujourd'hui, à l'ouverture du Parlement, le gouverneur Sir Thomas Buxton, a félicité les membres de la perspective de prospérité de l'Australie du Sud. Il a ajouté que le prix du blé, du cuivre, de la laine et de l'argent a augmenté, et que le commerce, en général, est prospère.

### Mort du chef de la police de Berlin.

Presse Associée.

Berlin, 6 juin—Freiherr Von Richthoff, chef de la police de Berlin, est mort. Il a rendu le dernier soupir à Bonn, où il s'était rendu pour sa santé.

### Soumission d'un chef insurgé.

Presse Associée.

La Havane, 6 juin—Une dépêche de Manzanilla, province de Santiago de Cuba, annonce la soumission aux autorités espagnoles de cette ville, du fameux chef insurgé Fonseca Santisteban Guevarra.

Les rebelles commandée par Masso ont brûlé le village de Guisa.

Un capitaine de volontaires nommé Jaime Torres a été pris par les révolutionnaires et fusillé un peu plus tard.

### Querelle à bord du Paris.

Presse Associée.

Londres, 6 juin—Les passagers du Paris, arrivé à Londres de Southampton, parlent d'une querelle entre Duncan B. Harrison et un gros Anglais nommé Woodward, le cinquième soir après le départ de New York.

Woodward, il paraît, avait insulté Pauline Hall, et lorsque Harrison lui a fait des remontrances, l'Anglais l'a insulté et tous les Américains en général. Duncan Harrison lui a donné alors un soufflet, et Woodward a demandé au capitaine Watkins de le mettre aux fers, ce à quoi il s'est refusé.

### Chez Rotschild.

Presse Associée.

Londres, 6 juin—Wm E. Curtis, assistant trésorier des Etats Unis, et le clerk Logan Carlisle ont été occupés aujourd'hui à signer les bons qui doivent être délivrés au syndicat de ce côté de l'Atlantique. Ils ont terminé leur travail très tard dans l'après-midi et ont délivré les bons à Rotschild.

### En Fuite.

Presse Associée.

Colon, Colombie, 6 juin—Des avis reçus à Colon, de Bocas del Toro, annoncent que A. C. Hove, qui a volé les malles des Etats-Unis, s'est enfui à Chirigui.

### Trombe en Allemagne.

Presse Associée.

Stuttgart, 6 juin—Une terrible trombe d'eau s'est abattue sur la partie du Wurtemberg du district de la Forêt Noire, détruisant une grande quantité de propriétés.

L'énorme quantité d'eau tombée a causé une crue de la rivière Eyach; des maisons à Ballingen, à Frommero, à Dierwagen et à Laufen ont été emportées.

Beaucoup de personnes ont disparu et on craint qu'elles n'aient été noyées.

Plusieurs habitants de Ballingen ont été noyés. A Frommeru sept personnes ont été tuées et neuf autres ne sont pas encore retrouvées.

Dix personnes ont été tuées à Laufen.

La Forêt Noire couvre une région montagneuse de l'Allemagne du sud-ouest, dans le grand-duché de Bade et l'ouest du Wurtemberg, séparant les bassins du Rhin et de la Necker. En beaucoup d'endroits elle est à 3,300 pieds au-dessus du niveau de la mer; le mont Feldberg est le plus élevé de la région, il a 4 675 pieds de haut. Le Danube, le Necker, le Kinzig, le Murg, l'Eitz et d'autres rivières prennent leur source dans cette région.

Les habitants s'occupent principalement de l'élevage des bestiaux, du commerce des bois, de la fabrique des lainages et des jouets.

### Les Troubles de Formose.

Presse Associée.

Hong Kong, 6 juin—Des avis envoyés de Taiphfui, île de Formose, décrivent les affaires dans cette ville comme se trouvant toujours à l'état de chaos. Le quartier des natifs a été brûlé. Pendant la conflagration, une poudrière a sauté et quatre-vingt-dix Chinois ont été tués.

Le croiseur allemand Iltis a tiré sur les forts chinois de Bode, probablement parce qu'un steamer marchand ayant à bord Tang, le président fugitif de la République de Formose, et plusieurs soldats chinois réfugiés, ne pouvait obtenir la permission de sortir du port.

Les canons des forts ont été réduits au silence par le navire de guerre et les artilleurs chinois se sont enfuis. Le navire marchand est parti aussitôt.

Le croiseur anglais Rainbow est parti ce matin pour Tamsui.

### Les Révolutionnaires Victorieux dans l'Equateur.

Presse Associée.

Washington, 6 juin—La nouvelle du succès des révolutionnaires de l'Equateur est arrivée aujourd'hui au ministère de la marine par une dépêche du capitaine Watson, du Ranger, en ce moment à Guyaquil.

La dépêche, datée d'hier en cette ville, est ainsi conçue:

Les insurgés se sont emparés de la ville. Le général Flores, gouverneur, a donné sa démission. Ignacio Robles, un libéral, a été nommé gouverneur civil et militaire. La tranquillité règne à présent. Les communications télégraphiques avec Quito sont interrompues.

Cette circonstance explique pourquoi le gouvernement n'a rien reçu du ministre américain Tillman, qui doit être arrivé à Quito depuis quelque temps.

L'Equateur est très troublé depuis longtemps, et la population a généralement exprimé son mécontentement de la conduite des autorités. Ce mécontentement s'est manifesté au moment de la vente du croiseur chilien Esmeralda au Japon, dans les premiers jours du mois de février.

Depuis ce moment, il y a eu plusieurs soulèvements révolutionnaires, dont le dernier a réussi à renverser le gouvernement, car on croit que du moment que Guyaquil et les autres villes principales de la côte sont tombées aux mains des insurgés, leur succès complet n'est qu'une question de jours.

### Une réflexion du Standard.

Presse Associée.

Londres, 6 juin—Le *Standard*, dans un article publié aujourd'hui, donne à entendre que lorsque l'insurrection de Cuba sera réprimée, l'Espagne demandera aux Etats-Unis de payer une part des dépenses occasionnées par la répression, puis il ajoute: Ceux qui partent des Etats Unis pour Cuba ne cherchent guère à se cacher, et les autorités doivent être au courant de ce fait.

Le pays qui a demandé et obtenu des dommages pour l'assistance donnée à la confédération par l'Angleterre, qui a laissé partir des navires armés, devrait être le dernier à permettre à des hommes armés de quitter ses côtes et de s'insurger contre l'Espagne.

### Explosion à Nîmes—Six personnes tuées.

Presse Associée.

Nimes, France, 6 juin—L'explosion d'une chaudière, aujourd'hui à Nimes, a causé la mort de six personnes; trois autres sont grièvement blessées.

### Le Ministre des Affaires Etrangères du Japon.

Presse Associée.

Washington, 6 juin—La retraite annoncée de M. Mateu, ministre des affaires étrangères du Japon, n'a pas encore été communiquée à la légation de Washington.

Il est établi que si M. Mateu s'est retiré, c'est sans aucun doute à cause de sa mauvaise santé, car il a souffert d'une affection sérieuse des poumons, aggravée par ses récente travaux dans le règlement de la paix avec la Chine.

## Nouvelles Américaines.

### L'Archevêque Kain.

Presse Associée.

St-Louis, 6 juin—L'archevêque